

Questions de presse

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **54 (1916)**

Heft 39

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-212418>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

sauf que l'une des colonnes qui la supportent a reçu l'insigne honneur de devenir le pilier public. Avis officiels, lois, décrets, signalements de malfaiteurs y sont affichés en nombre, et c'est un événement quand passe l'huissier municipal et qu'il y ajoute quelque placard nouveau. L'autre bâtiment est une maison d'habitation, la plus belle du hameau. Quatre ou cinq marches de pierre conduisent à la porte d'entrée; le long du mur s'allonge un banc de construction grossière, et un énorme avant-toit abrite ceux qui viennent s'y asseoir. C'était là que l'on *cotergeait*, les hommes formant un groupe du côté de la grange de l'aëul, les femmes en formant un autre sur les marches de la maison.

Tout le village s'y trouvait réuni, maîtres et valets, riches et pauvres, et l'on aurait eu de la peine à distinguer entre eux, car ils portaient tous le même costume. Ce n'était qu'à l'attitude qu'on pouvait reconnaître les différences de condition. Quelques-uns se tenaient à l'écart, appuyés aux murailles; ils écoutaient de loin et parlaient discrètement; d'autres occupaient largement les bonnes places et discouaient avec assurance. Dans le groupe des femmes on s'occupait des choses du ménage, de la petite culture, celle des légumes et du jardin, des soins à donner au menu bétail, la chèvre, le mouton, le porc aussi. Au banc des hommes, il s'agissait d'intérêts plus graves, du gros bétail et de la grande culture, celle des vignes et des prés. On y discutait minutieusement, non le cours des actions et obligations, choses alors inconnues du campagnard, mais celui de ces bonnes valeurs solides et réelles, le vin serré dans la cave, le foin qui remplissait la grange, la génisse qui ruminait à l'étable. On y tenait registre des accroissements de fortune et des conjonctions d'héritages. On y racontait longuement l'histoire des dernières ventes publiques, où Jean-Louis avait enchéri sur Jean-Pierre, mémorable bataille disputée franc par franc, et qui était l'événement de la semaine pour tous les villages de la paroisse. On parlait plus discrètement des ventes prochaines; toutefois, si l'on avait lieu de soupçonner que l'un des assistants eût l'intention d'acheter, il se trouvait bien quelque mauvais plaisant pour amener sur le tapis ce sujet délicat, et le mauvais plaisant n'était peut-être qu'un rusé compère, qui voulait épier et voir venir.

On faisait aussi de la politique au coterd, rarement de cette politique transcendante qui assemble des congrès pour faire et défaire des traités de paix, souvent au contraire de cette bonne politique locale, qui s'en tient aux réalités prochaines, sans courir après la gloire ni se payer de chimères. On passait à la filière d'une critique serrée tous les actes, toutes les paroles des employés de la commune, depuis le syndic jusqu'au taupier, et malheur à celui qui se permettait des abus de pouvoir, ou qui n'était pas poli avec tout le monde! On préparait soigneusement ses batteries pour les occasions favorables. Le hameau voisin demandait un subside pour une fontaine: on ferait cause commune avec lui, à condition qu'il aidât à en obtenir un pour telle réparation au moins équivalente. On avait fait une route à ceux du bas: on en demanderait deux pour ceux du haut. A quoi bon les deniers publics sinon pour les tirer à soi?...

Toutes ces questions, et bien d'autres encore, s'agitaient journellement au coterd. On s'y passionne quelquefois; quelquefois aussi, on s'en donne de rire à cœur joie. Il y a des plaisants au village; ils ont la riposte vive et le mot salé. On glose, on guoguenarde, on se tâte, on escarmouche, on bataille, on fait de l'esprit aux dépens du prochain. Il se trouve ordinairement dans le groupe quelque pauvre garçon, lent à la réplique, qui devient le plastron de la compagnie; c'est sans doute un domestique venu de tel village mal famé dans la paroisse, et dont, en toute occasion, on berne de quolibets

les infortunés habitants. Il n'est pas rare non plus que des interpellations comiques partent du groupe des hommes à l'adresse de celui des femmes, toujours prompts à renvoyer la balle au joueur. Elles aiment les jeux de langue. D'ailleurs, on se surveille réciproquement, et s'il y a d'un côté quelque belle fille de seize ans, alerte et de bonne rencontre, de l'autre quelque jeune gars dont elle ferait bien l'affaire, ce n'est pas au coterd qu'il faut songer à surprendre leurs secrètes intelligences. Ils ne s'entendent que pour donner le change et dérouter les limiers en quête de pistes. Ces choses de mariage ne se traitent pas devant le public; on y va prudemment et obliquement; on se ménage des retraites en cas de disgrâce, et l'on a peur des fâcheux qui viennent à la traverse. La défiance est la mère de la sûreté, et nul n'est plus pénétré de ce principe que le paysan qui ruine quelque projet de mariage.

Tel était le coterd du hameau des Noyers, et dans toutes les campagnes vaudoises il eût été difficile d'en trouver de plus brillants.

1868.

EUGÈNE RAMBERT.

Mon chez moi. — Journal illustré mensuel de la famille. — Administration et annonces: 9 Pré-du-Marché, Lausanne. Abonnements: (Un an), Suisse: fr. 3,50; Union Postale: fr. 4,60.

Sommaire du N° de septembre: I. Jeunes filles, soyez simples, par L. H. — II. Mots et gestes d'enfants, poésies, par Ch. Fuster. — III. Ce qui vous intéresse: Les couteaux; Pommade de concombre. — IV. Rubis ou saphir, par A. Villemard. — V. Pot-au-feu: Septembre à la cuisine. — VI. Menus. — VII. Treize recettes appétissantes. — VIII. Souvenirs de l'Amérique du Sud, par A. Theulot. — IX. Hors-texte: Ferme fribourgeoise. — X. Travaux féminins: Col rond au crochet vénitien; Dentelle et entre-deux au crochet vénitien; Napperon ovale. — XI. Le petit bateau. — XII. Comment se fait le flan au lait. — XIII. Le père samson, par P. Sciobéret.

LES BONNES FICELLES

RIEN n'est moins condescendant qu'un chemin de fer. Il part à l'heure sonnante, sans aucune pitié des retardataires, qui ne le sont souvent que contre leur gré. Ou bien c'est lui qui est en retard, insouciant des personnes ponctuelles ayant pris soin d'être là à l'heure exacte indiquée par l'horloge, et à qui ce retard fera peut-être manquer un rendez-vous urgent. Que lui importe; il se sent ou se croit inviolable. Et puis, il sait bien que chacun n'a pas le moyen de se payer une automobile ou de louer un taxi; ou n'a pas le pied assez... aérien pour demander une petite place à Bider sur son monoplane. Le chemin de fer fait ce qu'il veut et comme il veut.

Toutefois, il est des exceptions. Où n'en est-il pas? Et c'est fort heureux.

Oui, il est des chemins de fer avec lesquels, comme avec le ciel, il est des accommodements. Oh! sans doute, ce ne sont pas de grandes lignes internationales. Ce sont de bons petits chemins de fer locaux, dont les actionnaires, bons enfants, se contentent de l'honneur et font encadrer leurs actions, coupons attachés.

Un de ces petits chemins de fer, qui relie le port à la ville, séparés par une pente très raide, avait, il y a quelques dimanches, affluence à ses guichets. Les trains, où, narguant les écriteaux et les règlements, les voyageurs s'entassaient jusque sur les marchepieds, montaient et descendaient sans trêve.

Tout à coup, aux trois quarts du trajet, une voiture montante s'arrête subit. Efforts vains du conducteur pour la remettre en mouvement par les moyens ordinaires. L'inquiétude commence à se manifester parmi les voyageurs. Que va-t-il se passer? Et leur perplexité s'accroît encore, lorsqu'ils voient le contrôleur sauter sur la voie et se diriger, sans hâte, vers un petit réduit, d'où il ressort avec un cri sur l'épaule. L'air confiant et calme du brave homme

ne réussit pas à rassurer les voyageurs, de plus en plus inquiets sur leur sort. Des souvenirs angoissants de catastrophes, se précipitent à leur mémoire; des visions terrifiantes d'écrabouillades passent en éclair devant leurs yeux.

Pendant ce temps, le contrôleur, appuyant le cri sur l'angle vif de la traverse qui porte les rails, la pince fixée sous la voiture, se met tout tranquillement à tourner la manivelle. Aucune avance. Alors, quelques voyageurs, parmi les plus lestes, sautent à leur tour sur la voie et, poussant des bras ou de l'épaule, suppléent l'insuffisance du cri.

Les occupants du wagon sont pâles d'effroi; quelques-uns lèvent vers le ciel des regards suppliants.

O bonheur! la voiture a bougé. Elle bouge encore. Et toujours. Elle a franchi le mauvais pas. Elle continue sa course; tandis que les voyageurs qui sont descendus et qui n'ont eu le temps de reprendre leur place, achèvent péniblement la montée le long de la crémaillère. Et le conducteur, à pied, lui aussi, de leur dire en manière de consolation:

— Ah! ben, v'savez, Messieurs, faut pas s'émouvoir; ç'arrive souvent la panne, à c't endroit. Mais c'est rien, ça; y a l'cri, pour un coup!

Un autre funiculaire tend sa corde entre la gare et la ville, perchée sur une haute colline. Départs et arrivées sont un peu *ad libitum* comme on dit: ils s'efforcent, tant bien que mal, de coïncider avec le passage des trains sur la grande ligne.

Sur la plateforme du wagon, quelques voyageurs. Dans le nombre, un chasseur. Son œil, fureteur, distingue soudain, dans les taillis qui bordent la voie, un superbe « bossu ». La tentation est trop forte. Laisser échapper si belle occasion serait un crime. Le nemrod amorce, épaule, vise, tire et... le « bossu » s'abat.

Le chasseur, agile, saute à bas du train et, tout tranquillement, s'en va chercher sa victime.

Oh! les gentilles ficelles! Dirait-on pas les bons vieux temps? J. M.

A PROPOS DU COSTUME VAUDOIS

Nous avons reçu la lettre que voici, en patois de Clarens.

Monsu daò Conteù.

Toudri dé gros mi fè de té kaïsi que d'allà corniflà cein que l'avai écri ein catzson, lai aya quauquè tein, et por té faire taire, tein que zein yena vretablio.

Lo tiostume de Saint-Diall.

On par dé Monsu, bin su dé per Lozena, se reintrové d'onna vesita à cauquè bossaton de nos conseilly. Ein passant dans yion de nos velà dzo d'amont, s'arrètavé devant nâ carraie io lai avai, l'arrèt fatiultatiffe por là sai.

Onna felietta ein tiostume de Mourtio (ou Metru) arrevo po lo demandâ cein que fallia lo z'apportâ po lè désaiti. Lo plie grand desé Monsu, sé mè à dere.

— Tien gallè tiostume, lé lo tiostume de Saint-Diall?

— Kaise-tè, vilho-fou lé lo tiostume Vaudois, que fâ tant dèveza dé lhi, sù lé papâ et mimamein su lo Conteù, que lè répond le plus aleinga dé la binda!!!

Vo vaïdè bin, mon vilhio Conteù, que lè bin lo momein de le fère cognaitre, noutro tiostume Adézivo!

Lafelhieacharleponne.

Questions de presse. — L'Association de la Presse Vaudoise (s'adresser au Secrétariat, à Lausanne) met en vente les publications suivantes:

1. Le droit de réponse dans le canton de Vaud, par Félix Bonjour, rédacteur en chef de la *Revue* fr. 1,50. — 2. La jurisprudence du Tribunal fédéral en matière de presse, par Arnold Bonard, fr. 1,50. — 3. La publicité des crimes, par Paul Rochat,

fr. 1.50. — 4. La réclame, par Gustave Bettex, et Félix Bonjour, fr. 1.50. — 5. Les droits de la presse en matière de critique d'art, par Ed. Platzhoff-Lejeune et le Dr Ernest Steiner, avec une préface de Albert Bonnard, fr. 2. — 6. Travaux présentés à l'Assemblée générale de 1916 : *Rapport présidentiel*, par Emile Gétaz. *La Défense de la Censure*, par Paul Rochat. *Doit-on le dire ?* par Gustave Bettex. *Le Châlet-a-Gobel* et *L'Abbaye de Montheron* (notice historique), par Maxime Reymond (36 pages in 8°), 1916, fr. 1.50.

DES MALADES

Un de nos médecins les plus spirituels, partant les plus facétieux, l'un ne va guère sans l'autre, le Dr A. Barnaud — il est mort — a publié, en 1867, une brochure, aujourd'hui très rare, intitulée : *Croisades et boutades médicales* (Lausanne, Imprimerie L. Vincent, éditeur). Un de nos amis a bien voulu nous prêter cette brochure, d'une lecture fort attrayante et dans laquelle abondent l'observation, l'humour et le bon sens.

Voici, entr'autres, quelques extraits du chapitre premier, qui a pour titre : « Des malades ». Chacun de nous peut sûrement y reconnaître son portrait dans l'une ou l'autre des catégories de malades dont parle le Dr Barnaud.

HÉLAS ! qui donc peut se vanter de n'avoir jamais été malade, peu ou prou, si tant est que souffrance soit synonyme de maladie.

Il me souvient d'avoir lu, gravée sur le fronton d'un caveau funéraire au Père-Lachaise, cette inscription empreinte d'ironie et de vérité :

Gloire à l'Être suprême !
Il fit l'eau pour couler,
L'aiglon pour courir,
Le soleil pour brûler
Et l'homme pour souffrir !

En partant de ce principe, j'en suis à me demander si l'état de parfaite santé existe réellement en chair et en os ? La santé est le plus précieux de tous les biens ; or, plus une chose est commune, moins elle est précieuse, donc la santé étant ce qu'il y a de plus précieux, sera forcément ce qu'il y a de plus rare. Seconde preuve ; la formule banale : « Comment vous portez-vous ? » rappelle à ceux qui seraient tentés de l'oublier que la santé est en nous comme l'oiseau sur la branche. L'acte de vider une coupe à la santé de quelqu'un est un prétexte agréable de souhaiter que la mine de ce trésor ne s'épuise jamais ; ce vœu constamment répété d'une aurore à l'autre, nous porte à conclure que les chances de maladies sont, pour le moins, aussi nombreuses que les disciples de Bacchus, et, dans ce cas, nous devons nous étonner de vivre encore.

En effet, la maladie est suspendue sur nos têtes comme l'épée de Damoclès.

Le trépas vient tout guérir,
Mais ne bougeons d'où nous sommes.
Plutôt souffrir que mourir,
C'est la devise des hommes.

a dit le bon LaFontaine.

Tout homme en santé, lorsqu'il entend proférer le mot d'opération chirurgicale, proteste hardiment qu'en aucun cas il ne s'y soumettrait, et qu'il sacrifierait plutôt sa vie qu'une parcelle de son être ; est-il tôt ou tard victime d'un accident qui nécessite le concours de l'instrument tranchant, sciant ou piquant, il réforme son opinion première et donne, presque sans regrets, bras et jambes en échange de la vie ; il s'écrie :

... Qu'on me rende impotent, [somme
Cul-de-jatte, goutteux, manchot, pourvu qu'en
Je vive ; c'est assez, je suis plus que content.

Comme tout en ce monde fournit matière à classification, pour faciliter l'étude des malades, je les subdiviserai en six catégories :

1° *Malades raisonnables*, ainsi nommés parce qu'ils ne raisonnent pas du tout ; ce sont des êtres souffrants, dignes d'un meilleur sort ; ils invoquent à temps les lumières de l'art et ne les mettent pas sous le boisseau ; ils obéissent ponctuellement et passivement aux injonctions

du médecin, ingurgitent sans sourciller les drogues les plus nauséabondes et n'ont pas de reproches à se faire s'ils ne guérissent pas.

2° *Malades raisonnants* ; pour ceux-ci, la guérison est un fait accessoire ; ils veulent, avant tout, être édifiés sur la nature de la maladie et du traitement ; ils ont lu, sans le comprendre, l'Avis au peuple, de Tissot, ou n'ont rien lu du tout, ou connaissent vaguement quelques simples et s'en prévalent pour se croire à demi médecins.

3° *Malades raisonneurs* ; ils sont partisans déclarés du système Raspail, abhorrent le mercure et en général tout ce qui ne sent pas le camphre ou n'a pas le goût d'aloès ; ils discutent le diagnostic, la médication, en un mot, mettent tout en discussion à l'exception de leurs connaissances médicales. Lorsqu'ils confèrent avec le médecin, on dirait Hippocrate s'entretenant avec Hippocrate.

4° *Malades raisonnants* ; pour eux, patience, résignation et pierre philosophale, sont trois termes d'un sens identique. Ils souffrent, donc ils hurlent ; ils ne sont pas soulagés instantanément, donc ils vocifèrent, ils insultent, ils menacent. Il serait moins désagréable de trépaner un gorille que de soigner de pareils énergumènes.

5° *Malades déraisonnables* ; ce sont des enfants terribles ou des enfants octogénaires ; peut-être aussi quelques filles d'Eve. Ils méprisent le régime, les consolations, les remèdes, même l'innocente tisane ; ils vouent du fond du cœur à l'anathème le séjour au lit, les compresses, les vésicatoires, les sangsues et les sinapismes, et partagent chaleureusement l'avis de Bernardin de Saint Pierre : « La nature ne nous invite point à la guérison d'un mal par la douleur. » (*Harmonie de la nature*) ; leur devise est : du fruit défendu ou la mort. L'un d'entre eux, buveur de profession, atteint d'une inflammation des yeux, avait été condamné par son médecin à l'abstention du vin : « Ah M. le docteur ! répliqua-t-il aussitôt, je ne pourrais vivre un jour sans boire, et je n'entends pas laisser dépérir le bâtiment pour ménager les fenêtres ! »

6° *Malades déraisonnants* ; l'unique caractère qui les distingue du reste des hommes, c'est que leur folie a atteint un degré dépassant la moyenne. Ils ne sont malheureusement pas tous à Bicêtre et à Charenton, témoins les hypochondres qui, non contents de se faire souffrir eux-mêmes, font souffrir les autres par leurs sempiternelles jérémiades aussi égoïstes qu'insensées ; c'est donc de la souffrance en partie double. Ils pestent contre l'existence et appréhendent la mort ; ils se refusent à comprendre qu'une porte doit être ouverte ou fermée.

Quoi de plus drôle que l'épisode ci-après, que j'emprunte au *Journal illustré* (1867, n° 163) :

L'autre jour, un monsieur descend de son équipage à la porte d'un de nos premiers médecins et demande à lui parler. C'est l'heure de la consultation du docteur, on introduit le monsieur.

— Docteur, dit-il, j'ai le plus grand besoin d'attirer sur moi l'éclat de vos lumières... Il se passe en moi les choses les plus extraordinaires..., je crois qu'il est grand temps d'aviser !

— Veuillez vous expliquer, monsieur.

— Eh bien, voici l'affaire. Le matin, ma toilette terminée, j'ai l'habitude de sortir pour flâner sur le boulevard. Eh bien, il n'y a pas deux heures que je suis dehors, que j'éprouve là... tenez, ici... voyez-vous ?

— Oui, l'estomac...

— L'estomac, c'est cela ! Eh bien, j'éprouve des tiraillements... dont je ne puis absolument me débarrasser qu'en rentrant déjeuner... Une fois que j'ai mangé, par exemple, ça passe...

— C'est heureux. Est-ce tout ?

— Non, le mal, l'infirmité se reproduit ensuite vers six heures du soir..., j'éprouve par ici..., là, tout du long, quelque chose qui me tire... me tiraille...

— Alors, que faites-vous ?

— Je prends le parti de manger encore...

— Vous dînez, et ça se passe ?

— Mon Dieu, oui, heureusement... mais enfin, ça revient toujours ! Enfin, autre symptôme : le soir, lorsque je rentre du monde, de mon cercle, ou du spectacle, vers minuit, j'éprouve à la tête, sur les yeux, une pesanteur... Je résiste, je combats, mais ça devient si fort, si irrésistible, que... que...

Que vous êtes absolument contraint de vous mettre au lit ?

— Mon Dieu oui, c'est ça !

— Et vous dormez ?

— Et je dors...

— Alors, ça se passe ?

— Oui, le lendemain matin la pesanteur est dissipée..., mais alors recommencent les tiraillements...

— Qui se reproduisent toujours, malgré le parti énergique que vous prenez pour les combattre?... après quoi c'est encore cette diable de pesanteur qui revient ?..

— Docteur, je vois que vous connaissez ma maladie.. comment cela s'appelle-t-il ?

— Cela s'appelle la faim et le sommeil, monsieur, si vous ne vous moquez pas de moi !

— Comment, me moquer de vous !

— C'est le mal de toute l'humanité ou plutôt la vie. Les seuls malades sont ceux qui n'ont ni sommeil ni appétit ! Mangez et dormez, monsieur, et tant que vous n'aurez que vos tiraillements d'estomac et vos pesanteurs de paupières, vous vous porterez le mieux du monde !

— Comment ! vous croyez que je ne suis pas malade .. que je...

— Pardon, monsieur, j'ai là des personnes qui ont sérieusement besoin de moi... et...

— Ah ! très bien ! fit le fou en posant sur le marbre de la cheminée une pièce d'or, puis il salua et sortit en murmurant : Ainsi je ne suis pas malade ! C'est bien heureux, me voilà presque rassuré... Pourtant, si ce médecin se trompait ! si ça continue, j'en consulterai un autre !

Pour jeûner. — Les Fribourgeois demeurant à Genève avaient organisé, dimanche dernier, une « bénichon » à Vézénaz, au dessus de la Belotte. A cette occasion, un hôtelier de l'endroit afficha le menu que voici :

Menu du Jeûne Fédéral.

Hors d'œuvre variés
Poisson du lac de Genève
Civet de lapin à la genevoise
Pommes purées
Rostbif à l'anglaise garni
Haricots sautés ou épinards au jus
Volaille de Bresse rôtie
Salade cœur de Romaine
Dessert, glaces et biscuits

Pour un dîner de jeûne, en temps de guerre, ce n'est pas mal.

Le 6 septembre, *la Patrie suisse*, s'ouvre par un portrait et une notice biographique de feu Constant Dinichert ; puis viennent toute une série de clichés et d'articles d'actualité : internés aux Diablerets fabriquant des jouets, faisant de l'écriture ou des exercices orthopédiques ; défilé du régiment 4 à Genève, concerts militaires, courses des Charmilles, le « théâtre aux armées » les infirmières de guerre à Montreux ; la montre-souvenir de la 1^{re} division et le diplôme remis aux sous-officiers les plus méritants, l'acte de fondation de la Saint-Jaques d'Etoy (qui vient de célébrer le 200^e anniversaire de sa fondation), etc., etc.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Julien MONNET, éditeur responsable.

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & Cie.
Albert DUPUIS, successeur.